This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

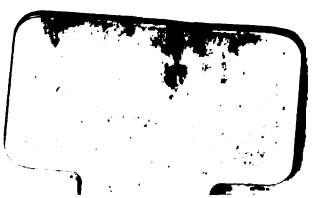
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 I. 29



LA JOURNÉE DES DUPES,

PIECE TRAGI-POLITI-COMIQUE,

REPRÉSENTÉE

SUR LE THÉATRE NATIONAL

PAR

LES GRANDS COMÉDIENS DE LA PATRIE.

1790.

PERSONNAGES.

BIMEAURA. } *Conjurés du grand*
PECHEILLAR. } *Collège.*

CATEPANE. }
MONTMICY. } *Conjurés du petit*
MOLA. } *Collège.*
ALMENANDRE. }

MOUNIER, *Citoyen vertueux.*
LAIBIL; *on ne ſait pas bien ce que c'eſt encore.*

YETAFET, *Officiers.*
LA PEYROUSE, *voyageur.*
OPARIA, *Indien.*
MDE DU CLUB, *Maîtreſſe d'auberge.*
M. GARDE-RUE, *Sergent.*
SOLDATS.
TROUPE DE BRIGANDS, *ſoi-diſant Nation.*

INSTITUTION
UNIVERSITY OF
OXFORD
LIBRARY

LA JOURNÉE DES DUPES,

PIÈCE TRAGI-POLITI-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

EH bien, Pecheillar, tu t'applaudis ſans doute de t'être aſſocié à mes projets? Ta réputation, rivale de ma gloire, a déjà porté ton nom dans toutes les provinces du royaume. Mais ne nous bornons pas à de vains triomphes; la réputation, comme le ciment qui unit les diverſes parties d'un édifice, ne doit être rien pour nous, ſi elle ne ſert à conſolider notre fortune.

Pecheillar.

Qui peut mieux que moi, Bimeaura, ſaiſir la vérité de ce principe? De tout temps j'ai regardé la réputation des hommes comme une vapeur légere, qu'un ſouffle éleve, & qu'un ſouffle abaiſſe.

Mon intérêt doit être pour toi le garant de ma fidélité & de mon zèle. J'ai tout à gagner & n'ai rien à perdre.

Bimeaura.

C'eſt là la poſition qui favoriſe les grandes entrepriſes ; auſſi ai-je mis ma confiance en toi, comme un agent ſûr & décidé. Je vais actuellement te découvrir, ſans myſtere, les nouveaux plans qui doivent aſſurer nos hautes deſtinées.

Il eſt temps, Pecheillar, de te faire diſtinguer les amis qui nous ſervent, des rivaux que nous avons à combattre. Trois factions ont renverſé le trône, tu les a toutes confondues dans leur marche, il faut te faire connoître leurs vues.

Reken, ivre de bonheur & de gloire, a cru que c'étoit trop peu pour un homme de ſon caractere d'être le miniſtre d'un roi puiſſant. Son étonnante popularité lui a fait concevoir le hardi projet de s'établir médiateur entre le monarque & ſon peuple, croyant les maîtriſer également, l'un par la crainte, & l'autre par l'eſpérance. Il a préparé la deſtruction des deux premiers ordres de l'état ; j'ai favoriſé ſa marche, parce qu'elle s'accordoit avec mes plans. Mais Reken n'a pas une ame faite pour les grandes révolutions. Reken a pris le maſque de la vertu, ignorant ſans doute que, ſi les ſaints peuvent attirer le peuple aux pieds des autels, il faut un autre caractere & d'autres moyens pour le conduire à la brêche. Sylla, Catilina, Céſar, Cromwell ; voilà les modeles qu'il faut ſuivre, quand on veut bouleverſer un empire ; auſſi avec un nom ſouillé, mais avec une audace qui ne reſpecte rien, je ſuis plus redoutable que lui. Reken a donc tremblé ; quand il a vu que

ſon pieux bavardage ne maîtriſoit plus ces flots impétueux que j'agite à mon gré. Il a balancé dans ſa marche, je l'ai pris ſur le temps, & l'attaquant avec courage, j'ai affoibli cette grande popularité, j'ai dévoilé ſa foibleſſe, intimidé ſon génie; mais Reken n'eſt point anéanti, il convient encore à mes projets qu'il ſe traîne ſans gloire ſur le chemin de la liberté, dans lequel ſon ambition a imprudemment engagé ſes premiers pas.

Pecheillar.

Ce n'eſt aſſurément pas le rival que nous avons à craindre.

Bimeaura.

Non, ſans doute, ce foible eſprit eſt pour toujours abandonné à la honte & aux remords. Mais comme les événemens ſemblent ſe jouer de la prudence des humains! l'homme qui, ſans génie, ſans projet, s'eſt jetté dans le tourbillon, uniquement pour avoir l'air de jouer un rôle, eſt celui que les circonſtances veulent envain élever au-deſſus de moi. Yetafet veut anéantir la monarchie, pour former une aſſociation fœdérative. Il compte obtenir le commandement des milices des provinces confédérées, c'eſt-là la récompenſe que lui promet le parti dont il ſert les projets; mais il ſe flatte d'un fol eſpoir. En vain il cherche à couvrir ſon ambition du voile de la popularité; en vain il affecte de prendre avec ſoumiſſion les ordres de Laibil; la fauſſe modeſtie eſt un cadre qui fait reſſortir l'orgueil; c'eſt inutilement encore qu'il l'entoure de livrées ſomptueuſes, qu'il charge ſon écuſſon des anciennes abeilles des rois francs, il faut autre choſe qu'un mannequin doré pour faire un maire du palais:

Yetafet ſait que je ſuis inſtruit de tous ſes projets, il ſait que je veux les combattre, mon audacieux génie l'alarme, &, au milieu de ſa garde faſtueuſe, il tremble.

Tu vois, Pecheillar, que nous avons dû marcher tous de front juſqu'à ce jour, puiſque nos projets ne trouvoient d'obſtacles que ſur le trône. Mais cette journée doit mettre fin à notre union, l'événement qui ſe prépare va décider nôtre ſort.

Pecheillar.

De quelle impatiente curioſité tu remplis mon eſprit.

Bimeaurd.

Tu connois mes principes; j'ai mis en mouvement les deux grands agens du monde : l'intérêt & la vanité. Déjà ces avocats, dont la horde obſcurcit l'aſſemblée, ſe croient autant de potentats. Ces enfans perdus que j'ai enlevés à leurs familles, & que mon génie dirige, penſent être des hommes, & ſont flattés de voir divulguer un ſecret qui n'étoit encore connu que du précepteur qui les avoit fouettés la veille. Des courtiſans, idolâtres de l'autorité, jouent toujours le même rôle, ils encenſent leur idole entre les mains du peuple. Le parjure & l'uſure ont décidé la marche d'un pontife; des *paſteurs* ſubalternes & ignorans, égarés par l'avarice & l'orgueil, eſperent partager la puiſſance & la fortune de leurs chefs; le bourgeois engoncé ſous ſes larges épaulettes ſe croit le rival d'Alexandre; le peuple ſouffre, je le ſais; mais l'eſpérance le ſourient encore, & je ne puis m'empêcher d'admirer avec toi la crédulité de cette tourbe ignorante, à qui il m'a été ſi facile de perſuader que je paſſois ſubitement du

genre de vie diſſolue dans laquelle nous avons vécu, pour braver en ſa faveur tous les dangers, me livrer aux plus pénibles travaux, ſans aucun intérêt perſonnel, uniquement guidé par le ſaint amour de l'humanité. Non, peuple inſenſé, Bimeaura ſeroit plus peuple que toi, s'il ne s'élevoit pas à de plus hautes idées!

Je veux être maître, Pecheillar, & n'ai encore rien fait pour le devenir. Les deux premiers ordres de l'état anéantis, l'armée débauchée, les tribunaux ſupprimés, l'honneur françois ſouillé par mille atrocités, la diſcorde, à la voix de mes agens, ſecouant par-tout ſes flambeaux; tout eſt inutile ſans le coup qu'il faut frapper aujourd'hui. La préſence du monarque m'offuſque, le grand caractere de la reine m'effraie, il faut que tous ces phantômes importuns diſparoiſſent.

Pecheillar.

Mais je ne te vois aucuns moyens ſuffiſans dont tu puiſſe diſpoſer pour une ſi grande entrepriſe. Où ſont tes ſoldats?

Bimeaura.

Mes ſoldats! j'ai de grands tréſors que je prodigue, & ſonges qu'un ſoldat, qui une fois a vendu ſon honneur, a toujours un marché ouvert avec celui qui peut le payer.

Pecheillar.

Mais ne crains-tu pas que ton projet ne ſoit connu, & qu'une main vengereſſe? ...

Bimeaura.

Ne crains rien pour moi, tous mes ennemis ſont parmi les gens délicats & honnêtes, & je diſpoſe du fer & du poiſon des ſcélérats. Mon plan eſt bien combiné, rapporte-t-en à mon gé-

nie ! Je me ſers de la vanité d'Yetafet qui veu avoir le monarque ſous ſa garde, je l'ai excité par mes émiſſaires ; mais tout ſera conſommé par les mains les plus viles. Le roi prendra la fuite, & ſon épouſe..... Mais quel bruit entends-je ? C'eſt le peuple qui s'attroupe, il faut lui parler, & je t'inſtruirai après du rôle que tu dois jouer dans cette importante journée.

SCENE II.

BIMEAURA, *PECHEILLAR*, une Patrouille de la garde nationale, du peuple.

(*Deux ſentinelles placés vis-à-vis l'un de l'autre.*)

(*enſemble.*)

QUI vive !

Une Poiſſarde.

N'ayes pas peur, patrouille, c'eſt moi.

Les deux ſentinelles (enſemble.)

Paſſez de l'autre côté.

Les poiſſardes.

Eſt-ce que la rue a trois côtés ? Vaudroit autant nous dire de nous en aller. (*appercevant Bimeaura*)

Hé ! c'eſt notre vigoureux.

Par quel haſard notre gros papa eſt-il hors de chez lui de ſi bon matin ?

Bimeaura.

Mes enfans, je veille toujours pour votre bonheur.

Une Poiſſarde.

Faut convenir, meſdames, que j'avons là un brave

brave galant ; il faut, mon vigoureux, que je te plante deux bons baiſers ſur tes groſſes joues.

Une Poiſſarde.

T'as raiſon, Catherine, il le mérite bien ; car il paie mieux qu'un prince.

Bimeaura.

Rien ne me plaît, meſdames, autant que ces témoignages de votre tendreſſe.

Une Poiſſarde.

Il a ma finte lâché le mot ; c'eſt que je t'aimons bien. Je ferons toujours tout ce que tu voudra ; tu ſais comme j'étions prêtes pour ce chien de *veto* ; mais actuellement, mon vigoureux, dis-nous donc qu'euque c'eſt que cette varmine-là ?

Bimeaura.

Mais ce ſeroit peut-être bien long à vous expliquer.

Une Poiſſarde.

Pardienne, mon vigoureux, toi qui as tant d'éloquence, tu nous dira ça en quatre mots. J'entendrons toujours aſſez bien. Tiens, c'eſt que jamais je ne ſavons les choſes qu'après que je les avons faites, & je voulons nous exercer pour envoyer nos députés à l'aſſemblée nationale.

Bimeaura.

Eh bien, voici ce que c'eſt que le *veto*. Il y en a de deux eſpeces ; l'un eſt abſolu & l'autre ſuſpenſif.

Une Poiſſarde.

Tians, Catherine, vois-tu comme il parle ; c'eſt du biau ça, dame.

Bimeaura.

Imaginez-vous que vous êtes dans votre maiſon bien tranquille, la table miſe, toute votre fa-

fhille s'apprête à manger la ſoupe ; il prend fan-taiſie au roi de dire *veto*, & ſur le champ il prend votre ſoupe, & vous laiſſe-là, emportant votre dîner.

Une Poiſſarde.

Qu'eu chienne de gueule ! je ne voulons pas de cet abſolu, ça rime à mon cul.

Une autre Poiſſarde.

Mais mon gigoureux, j'ons donc queuque choſe de cette affaire-là ; car j'ons le ſi penſif.

Bimeaura.

Oui, vous avez le *veto* ſuſpenſif, mais c'eſt comme ſi vous n'aviez rien. Car lorſque le roi aura dit ſon *veto*, vous avez encore plus de deux ans pour manger votre ſoupe.

Une Poiſſarde.

Oh, morbleu, je ne laiſſerai jamais refroidir la mienne.

Bimeaura.

Vous voyez avec quel zèle nous vous ſervons ; nous courons bien des dangers, mais nous ne craignons rien, tant que nous ſommes ſûrs de vos ſervices. Songez que nous avons des ennemis communs ; on vous les fera toujours connoître ſous le nom d'ariſtocrate ; il n'en faut épargner aucun. Ainſi obéiſſez aveuglément aux gens qui vous donneront des ordres. Adieu, Pecheillar, ſuis-moi.

Toutes les Poiſſardes enſemble.

Je brûlerons notre derniere juppe plutôt que de l'abandonner.

Une Poiſſarde.

De quelle diable de chicane il nous a débarraſſé là. C'étoient les ariſtocrates qui vouloient

ce *véto* pour manger notre pain : ah ! les chiens !

Un homme de la troupe.

Je vais mettre quatre charges dans mon fusil, & le premier aristocrate que je rencontrerai, payera le *veto*.

Une Poissarde.

Mesdames, allons joindre nos camarades qui nous attendent, car il y a quelque chose de grand à faire aujourd'hui.

Le peuple sort, excepté quelques traîneurs qui voient arriver M. de la Peyrouse & o Paria ; ils les observent.

SCENE III.

LA PEYROUSE, O PARIA, quelques gens du Peuple.

La Peyrouse.

MON cher O Paria, tu as trop pleuré ta patrie pour être étonné des transports qui agitent mon cœur en voyant mon pays. Le spectacle que t'ont présenté des marins fatigués d'une longue navigation, a suffi pour t'inspirer le desir de connoître la France ; mais quels tableaux sublimes & ravissans vont s'offrir ici à ton esprit observateur, vont pénétrer ton cœur sensible. Un territoire immense, une population nombreuse, gouvernés par des ressorts invisibles qui entretiennent par-tout l'harmonie, la confiance & le bonheur. Tes yeux vont être éblouis de l'éclat du trône. Tu vas voir le plus grand monarque de l'univers tempérant sa puissance & sa force par

ſa modération & ſes vertus pacifiques ; près de lui une reine brillante de gloire & de beauté, adouciſſant par une affabilité touchante cet air de majeſté qu'elle tient de la nature & de ſon grand caractere.

Un homme du peuple (bas à la troupe.)

Quel langage ! c'eſt bien là un ariſtocrate. Courons vîte chercher du monde pour l'arrêter.

(Ils ſortent.)

La Peyrouſe.

Tu vas ſur-tout admirer l'urbanité & la douceur de ce peuple aimable, ſon idolâtrie pour ſon roi, cet eſprit piquant & ingénieux qui fait de la capitale le temple des arts, des ſpectacles enchanteurs, une police plus étonnante encore, les plaiſirs & la ſûreté attirant de toutes parts des voyageurs curieux, qui viennent ici répandre à grands flots les richeſſes des nations étrangeres ; tu ſeras touché ſur-tout de l'accueil flatteur dont ce peuple généreux va récompenſer mes travaux & mes dangers ; tu vas voir juſqu'à quel point les Français ſont dignes....

SCENE IV.

LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, M. GARDE-RUE, *ſoldats.*

Le peuple (revient en criant :)

A bas la cocarde blanche !

La Peyrouſe.

Que ſignifie ce langage ?

Le Peuple.

A bas la cocarde blanche !

La Peyrouſe.

Ignorez-vous donc qu'un ſoldat français n'abonne jamais ſes couleurs?

Le Peuple.

Un ſoldat! Il n'y a plus de ſoldats en France, il n'y a que des citoyens.

La Peyrouſe.

Retirez-vous, canaille! ou je vous ferai bientôt ſentir qu'on n'inſulte pas impunément devant moi l'armée françaiſe.

Le peuple.

C'eſt ainſi que tu oſes parler à la nation! (*Ils ſe jettent ſur lui, lui arrachent ſa cocarde, & lui volent ſes boucles, ſa montre, & tout ce qu'O Paria poſſede.*)

A bas la cocarde!.... Il faut que tu faſſe un don patriotique.

(*La patrouille arrivée.*)

M. Garde-rue.

Paix là! paix là! Meſſieurs les citoyens; de grace, point de bruit! Au nom de dieu, au nom de la loi! permettez que j'approche. (*Il ſépare le peuple.*)

La Peyrouſe à M. Garde-rue.

Ah! monſieur, vous arrivez bien à propos pour me tirer des mains de ces brigands.

M. Garde-rue.

Modérez-vous, monſieur, dans vos expreſſions, ces brigands ſont des hommes.

Le Peuple.

C'eſt un ariſtocaſte! à la lanterne!

La Peyrouſe.

J'imagine, monſieur, que vous ne venez pas ici pour appuyer ces gens-là dans leur criminelle entrepriſe.

M. Garde-rue.

Monſieur, les droits de l'homme ſont en vigueur, & je n'ai que la voie de la repréſentation, juſqu'à ce que la loi martiale ſoit publiée. Mais ces meſſieurs ſont des citoyens qui aiment autant la juſtice que la liberté.

Le Peuple.

C'eſt un aritocraſte ! à la lanterne !

M. Garde-rue.

Patience, meſſieurs ! je ne viens pas ici pour m'oppoſer à la volonté ſouveraine de la nation ; mais vous ne refuſerez pas ſans doute d'entendre cet homme, qui n'a pas trop ſon eſprit à lui.

(*A la Peyrouſe.*)

Qui êtes-vous, monſieur ?

La Peyrouſe.

Moi, monſieur, je ſuis un voyageur.

M. Garde rue.

Vous avez donc un paſſeport de votre diſtrict, veuillez bien me le communiquer.

La Peyrouſe.

Un paſſe-port de mon diſtrict ? que voulez-vous dire, monſieur?

M. Garde-Rue.

Vous ſavez bien, monſieur, que depuis que nous ſommes libres, on ne voyage pas ſans permiſſion de ſa paroiſſe.

La Peyrouſe.

Depuis que nous ſommes libres !..... Un paſſe-port de mon diſtrict..... Je ne vous comprends pas, monſieur.

M. Garde rue.

Mais au moins avez-vous ſur vous la permiſſion du diſtrict pour porter un ſabre ?

La Peyrouſe.

Eſt-ce qu'un gentilhomme a beſoin d'une permiſſion pour porter ſes armes ?

Le Peuple.

Un gentilhomme !... c'eſt un ariſtocrate !.... à la lanterne.

M. Garde-rue.

Prenez garde à ce que vous dites, monſieur. Vos réponſes ne ſont nullement ſatisfaiſantes. Vous voyez qu'elles ne plaiſent pas à la nation ; elle finiroit par vous pendre ; il faut me ſuivre à l'hôtel de ville. (*aux ſoldats.*) Meſſieurs les ſoldats ! attention, je vous prie, au commandement !... Faites-moi l'honneur d'envelopper cet homme !

Un grenadier.

Mais, M. Garde-rue, ce n'eſt pas comme cela qu'on commande. Je vais vous faire voir ce que c'eſt... attention !... à droite & à gauche, ouvrez les rangs !... marche !... voilà votre homme enveloppé.

M. Garde-rue.

Ah ! monſieur le grenadier, que je vous ai d'obligation ; vous m'avez tiré là d'un grand embarras.

La Peyrouſe.

Comment, monſieur, vous m'emmenez comme un criminel, & ces brigands qui m'ont maltraité & dépouillé reſtent libres ?

M. Garde-rue.

Monſieur, je ne ſais qu'y faire. Je vois que vous ne connoiſſez pas encore bien la liberté. Vous êtes venu dans un mauvais moment, & vous voilà juſtement entre les droits de l'homme & la loi martiale.

La Peyrouſe.

Expliquez-moi ces énigmes ?

M. Garde-rue, (avec un ſourire de mépris.) Je vois bien, monſieur, que vous n'avez lu aucun des décrets de l'aſſemblée. Voici ce dont il s'agit. Nous avons obtenu les droits de l'homme ; dès ce moment tout ce que vous appellez dans votre langage ariſtocratique, brigands, canaille, regne & fait tout ce qui lui plaît ; quand cela devient trop fort, on publie la loi martiale : c'eſt une fineſſe des ariſtocrates, parce qu'alors on tue tout le monde ; ce qui établit l'équilibre, & fait une compenſation. C'eſt par cette ſublime combinaiſon qu'on a trouvé moyen de rendre libre & tranquille, tour-à-tour, les citoyens & les ariſtocrates.

La Peyrouſe.

Je rêve, ſans doute.

Le Peuple.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. Garde-rue.

Criez, monſieur, criez.

La Peyrouſe.

Que voulez-vous que je crie ?

M. Garde-rue.

Ce que la nation vous commande.

Le Peuple.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. Garde-rue.

Criez, monſieur, criez, ou je ne réponds pas de vos jours.

La Peyrouſe (en ſortant.)

Vive la lanterne ! vive la lanterne ! (*Ils ſortent.*)

O Paria reſte.

SCENE

SCENE V.

OPARIA, *ſeul.*

IL y a ſi long-temps que le capitaine eſt ſorti de France, qu'il n'en ſait plus trouver le chemin ; il s'en croyoit plus près qu'il l'eſt. Il ſavoit mieux le chemin de nos iſles que celui de ſon pays..... Mais qu'eſt-ce que c'eſt que nation, pour qui ces gens-là m'ont dépouillé. C'eſt ſans doute quelque tyran qui pille les voyageurs. Pour moi, je regrette bien peu mes boucles, je marcherai auſſi bien pieds nuds. Je vais ſuivre le capitaine, car ſans lui je ne trouverai jamais le chemin de cette belle France. (*Il ſort.*)

SECOND ACTE.

SCÈNE PREMIERE.

Yetafet, (ſeul.)

QUELS mouvemens ont-ils donc fait naître dans mon cœur ? .... Sans doute, ils ont raiſon.... Mon rôle eſt ſecondaire, il manque quelque choſe à ma gloire.... Un autre étale ſa puiſſance ſous les yeux de ſon ancien maître, il protege la cour ; il aſſure la tranquillité de l'aſſemblée.... Et moi, je regne ſur des bourgeois ? qui, à chaque inſtant, me diſputent l'empire ; tout ce qu'il y a de grand fuit l'enceinte des murs où je commande. Que m'importe de déployer toute la pompe de l'autorité devant un peuple ſéduit & ignorant ; ils me faut d'autres regards, & la gloire ſans témoins eſt un palais ſans lumieres.... Oui ! .... Plus je réfléchis à cette grande entrepriſe, moins je vois de difficultés à l'exécuter.... Tout tremble au bruit de mes tambours..... Les ſoldats français déſertent aujourd'hui leurs drapeaux, dès qu'il s'agit de les défendre..... Le prince trouvera peut-être quelqu'appui dans la fidélité de ſes gardes ? Mais leur petit nombre trahira leur courage & leur zele.... Allons, le parti en eſt pris.... S'il faut un roi à la France, je veux en être maître ; s'il doit perdre l'empire, je veux pouvoir m'en faire un mérite.

SCÈNE II.

YETAFET, LAIBIL.

Laibil.

QUEL parti prenez-vous ? le temps preſſe ; déjà le peuple s'aſſemble.

Yetafet.

Je veux, mon chez Laibil, aſſurer votre autorité & ma gloire ; je marcherai à la tête des troupes.

Laibil.

Ah ! c'eſt nous aſſurer la victoire.

Yetaſet.

Mais, écoutez Laibil, il faut ici allier la prudence au courage. Il ne faut pas nous laiſſer ſoupçonner d'ambition ou d'intrigue. Quand on a long-temps porté le maſque, il ne laiſſe voir en tombant que des traits défigurés & ternis. Autant notre modeſtie nous a été utile, autant elle nous rendroit odieux ſi nous nous laiſſions pénétrer. Il convient donc que nous ayions l'air de ne prendre aucune part à cet événement ; qu'une longue réſiſtance conſtate notre répugnance, & que la violence à laquelle nous aurons l'air de nous ſoumettre, ſoit d'avance la preuve de notre innocence ; vous connoiſſez ma marche de ce jour ; elle ne variera pas.... Vous reſtez ici ; rempliſſez à l'ordinaire vos fonctions, & lorſqu'il en ſera temps, vous me ferez avertir.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LAIBIL, *ſeul.*

QUEL manege !.. Voilà donc les profondeurs de la politique ! grand Dieu ! tu lis dans le fond des cœurs, tu ſais que nous en ſommes pas tous également coupables !

SCENE IV.

LAIBIL, LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, LA GARDE.

Le peuple (*lance avec violence ſur la ſcene la Peyrouſe ſanglant & en déſordre.*)

V'LA un ariſtocrate ; .... un traître.... faut le pendre & le juger !

Laibil.

Ah ! voilà ſans doute quelque victime qu'il faut que j'arrache à leur fureur.

La Peyrouſe (reconnoiſſant Laibil.)

Mais c'eſt lui.., Quel coſtume nouveau ! .... Oui, c'eſt Laibil.... Ah ! mon cher Laibil, quel bonheur pour moi que de rencontrer un honnête homme. Inſtruiſez-moi, de grace, qu'eſt-ce que.., tout m'étonne & me bouleverſe....

(*Il veut embraſſer Laibil.*)

Laibil (le repouſſe avec dignité.)

Reſpectez ma mairie.... Songez que vous parlez à votre chef & votre juge.

Le peuple.

Ah ! ah ! vois-tu comme il refuſe ce baiſer de Juda ! ces ariſtocrates ſont les amis de tout le monde quand ils ont peur. A la lanterne d'abord !

La Peyrouſe.

Tout le monde eſt fol !.... *Il crie de toute ſa force.*) Laibil ! Laibil ! réveillez-vous ! reconnoiſſez-vous !

Laibil.

Citoyen, je vous reconnois fort bien, & vais procéder à votre interrogatoire.

Le Peuple.

Point tant de cérémonie, monſieur le juge ; c'eſt un ariſtocrate ; j'allons le mettre à la lanterne, & vous ferez vot métier après, vous aurez du temps de reſte pour ça.

Laibil.

Au nom de la loi, meſſieurs, permettez que je l'interroge.

Le Peuple.

C'eſt inutile, la nation l'a condamné. Qu'eu que c'eſt que la liberté, ſi je ne pouvons faire tout ce que je voulons ?

Laibil.

Je ſais tout le reſpect que je dois à la voix du peuple, mais ſi ſon interrogatoire nous fait connoître les chefs de la conſpiration, ſi au lieu d'un coupable vous en avez trente à punir.

Le Peuple.

Ma finte, il a raiſon ! C'eſt un brave magiſtra[illegible]

que ça ! Interrogez donc, monſieur, mais de maniere à lui faire tout dire, & lui tirer les vers du nez. J'allons tout écouter, car la juſtice eſt publique. Ça va bien mieux da ! depuis que je nous en melons.

Laibil.

Homme quel eſt votre nom ?

La Peyrouſe.

Le comte de la Peyrouſe.

Le Peuple.

Je l'avons bian déniché, c'eſt un comte ! à la lanterne !

Laibil.

Quel eſt votre état ?

La Peyrouſe.

Je ſuis militaire.

Laibil.

Avez-vous prêtez le ſerment ?

La Peyrouſe.

Oui ! J'ai juré d'être toujours fidele au roi.

Le Peuple.

Voyez-vous ! le chien d'ariſtocrate ! à la lanterne !

Laibil, (par forme de converſation.)

Avez-vous trouvé le fameux paſſage ?

La Peyrouſe.

Oui ! & ſi mes vaiſſaux avoient été en meilleur état, je ſerois arrivé par-là.

Le Peuple.

L'avez-vous bien entendu, monſieur le juge, il a découvert le fameux paſſage de Mont-martre, & il auroit conduit ſes vaiſſeaux pour foudroyer Paris ! A le chien de traître ! vous verrez que c'eſt queu qu'égoût que je ne connoiſſons pas ! Ces ariſ-

pocrates profitant de tout. Ne pouvant avoir la ville d'assaut, ils veulent la prendre à l'abordage.

Laibil (avec gravité.)

Etes-vous depuis long-temps à Paris ?

La Peyrouse.

Ce peuple le sait aussi bien que moi. J'arrive.

Le Peuple.

Oh ! je fesons bonne police, je l'avons arrêté à temps ! le traître, il alloit peut-être ouvrir la porte de l'égout à ses vaisseaux.

Laibil (toujours en accusant.)

Avez-vous fait des cartes ?

La Peyrouse.

Oui, j'en ai beaucoup ! mais ce n'est pas le moment de les montrer.

Le Peuple.

Faudra bien qu'il les montre. J'allons le fouiller. Voyez queu chien ! C'est lui qui a fait les cartes pour le faubourg Saint-Antoine. Queu capture j'avons fait-là. C'est peut-être le comte d'Artois.... faudra lui demander ça bien finement.

Laibil (à part.)

Je suis combattu par les devoirs de ma place, & mon amour pour les sciences.... Mes questions indiscretes le conduisent au bord du précipice.... Il faut l'éloigner. (*à la Peyrouse*)

Sortez un moment. (*La Peyrouse sort.*)

(*Au Peuple.*)

Vous voyez comme il se compromet par ses réponses ; il faut le laisser libre, & sa conduite nous en découvrira bien davantage.

Le Peuple.

Oui, c'est bian fait. Je le reprendrons toujours, & si cela en fait pendre trente, comme

vous nous le promettez, ça ne fera que reculer pour mieux ſauter.

Laibil.

Qu'on le faſſe rentrer. (*La Peyrouſe rentre.*)

Citoyen, vous êtes libre. Je vais vous donner quatre fuſiliers pour vous conduire.

La Peyrouſe.

Je vous prie, monſeigneur de Laibil, de me permettre de vous confier un billet que je vais écrire ; il concerne mes plus chers intérêts.

(*Il écrit ſon billet, & le donne à Laibil.*)

Je ne puis trop vous remercier de la juſtice que vous m'avez rendue.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LAIBIL, LE PEUPLE.

Le Peuple.

VOILA une juſtice faite ; mais j'en avons une autre encore qui preſſe.

Laibil.

De quoi s'agit-il, mes chers concitoyens ?

Le Peuple.

Je voulons aller couper la tête à ces chiens de gardes-du-corps qui font des gueuletons pendant que je mourons de faim.

Laibil (à part.)

Bon... (*au peuple.*) Mais êtes-vous bien inſtruits de cette prétendue offenſe ?

Le Peuple.

Oh, que oui. Je l'avons lu dans un petit imprimé,

primé. Ils ont fait un grand cabaret ; ils ont mangé plus de quinze cent livres de pain, & bu à l'avenant ; & puis ils ont dit au roi & à la reine qu'ils l'aimions bien ; je n'aimons pas ces façons-là.

Laibil (à un confident.)

Sont-ils nombreux ?

Le Confident.

Oui.

Laibil.

Faites avertir le général.

Le Confident.

Tout eſt prêt. Il avoit donné ſes ordres ; il va arriver dans l'inſtant.

SCENE VI.

ZETAFET, LAIBIL, LE PEUPLE.

Le Peuple.

AH ! v'là le révolutionneux !

Yetafet.

Qui a-t-il pour votre ſervice, mes amis ?

Le Peuple.

Faut que tu nous conduiſe à Verſailles.

Yetafet.

Je ſuis fait pour obéir à toutes vos volontés & mourir à votre ſervice ; mais permettez que je vous repréſente.

Le Peuple.

Il n'y pas de répréſentation qui tienne, faut marcher.

Yetafet.

Mais ſongez combien de malheurs vont être la ſuite de cette démarche.

Le Peuple.

Je n'avons pas beſoin de biaux diſcours. Je t'avons fait not' commandant pour que tu nous obéiſſes ; ainſi marche, ou à lanterne !

Yetafet. (à Laibil.)

Vous l'ordonnez, monſieur,

Laibil.

C'eſt la volonté du peuple.

Yetafet.

Allons mes amis, je vais mourir à votre tête.

(*Tout ſortent.*)

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Peyrouſe (entre dans la ſalle d'un hôtel au palais-royal)

FUt-il jamais un homme plus malheureux ! aſſailli, perſécuté au milieu de ma patrie, ne reconnoiſſant ni ſes loix, ni ſes troupes, ni ſes juges, je ne trouve aucun appui ; je ne puis même rencontrer un ami qui m'explique ce que mon eſprit ne peut concevoir.... Mais enfin je goûterai peut-être un peu de calme dans cette maiſon, & j'y prendrai les inſtructions que je ne ſens que trop m'être néceſſaires... Hola, quelqu'un !

SCENE II.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE DE L'HOTEL.

La Peyrouſe.

AH ! Madame, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez pris la peine de venir vous-même.

La Maitreſſe.

Monſieur, je ne fait que mon devoir.

La Peyrouſe (à part.)

Enfin je vais trouver un être raiſonnable. Madame, je viens m'établir chez vous.

La Maitreſſe

Monſieur, vous ne pouvez mieux faire. Vous ſaurez toujours les nouvelles le premier ; car tous ces meſſieurs de l'aſſemblée ſe réuniſſent ici. Qu'eſt-ce que monſieur deſire pour dîner ?

La Peyrouſe.

Ce que vous voudrez, madame, un poulet & des cotelettes de mouton.

La Maitreſſe.

Il eſt indifférent pour monſieur que ce poulet ſoit perdreau, & les cotelettes du chevreuil.

La Peyrouſe.

Je préfere le mouton & la volaille.

La Maitreſſe.

Il n'y en a pas dans la maiſon. Depuis la révolution on ne mange que du gibier en France. Monſieur eſt-il bien preſſé de dîner ?

La Peyrouſe.

Preſſé, madame, je n'ai rien pris de la journée ; & je ſuis horriblement fatigué.

La Maitreſſe.

Il faudra que monſieur ait la bonté d'attendre un moment, parce que le cuiſinier fait un ſervice.

La Peyrouſe.

Que je ne vous dérange pas ; je n'ai pas beſoin de beaucoup d'apprêts, & puiſque le cuiſinier fait un ſervice, il peut me faire réchauffer quelques plats ſans que cela le dérange.

La Maitreſſe.

Monſieur ne me comprend pas bien ; c'eſt ſon ſervice militaire qu'il fait en ce moment ; il eſt au corps-de-garde.

La Peyrouſe (avec ſurpriſe.)

Son ſervice militaire !

La Maitreſſe.

Oui, monſieur, il eſt major, & ſans mon compere qui eſt colonel, il l'eût été, car c'eſt un bel homme. Meſſieurs les gardes-françaiſes ont rechigné un moment, mais les bourgeois les ont mis à la raiſon. Notre tour de commander eſt enfin venu.

La Peyrouſe.

Me voilà retombé dans les mêmes énigmes !.. madame, pendant que nous cauſerons ici, ayez la bonté de me faire donner un morceau de pain.

La Maitreſſe.

Volontiers, monſieur, je vais donner des ordres, & ſi nous pouvons avoir ſeulement deux fuſiliers, vous en aurez dans moins de deux heures.

La Peyrouſe.

Deux heures ! deux fuſiliers !

La Maitreſſe.

Oui, monſieur. Oh, que cela ne vous inquiete pas, nous ne manquerons pas de fuſiliers, depuis que nous ſommes libres, tout le monde eſt ſoldat.

La Peyrouſe.

Mais, madame, ce mot de liberté retentit ſans ceſſe à mes oreilles ; dites-moi un peu ce que l'on entend par-là en France ?

La Maitreſſe.

Monſieur ne ſçait pas ça encore ? oh, c'eſt bien plus beau qu'autrefois ! actuellement, monſieur, tout le monde a le droit de faire des motions ; vous n'avez qu'à mettre la tête à la fenêtre, vous en entendez dans le jardin. Et puis

quand on a acheté une livre de pain, on eſt bien ſûr de la manger, parcequ'on la fait eſcorter par un grenadier. Nous n'allons plus nous promener le dimanche qu'entre deux ſentinelles. Cela a bon air, monſieur, on voit tout de ſuite que tout le monde eſt libre.

La Peyrouſe.

Voilà certainement de grands caracteres de liberté. Mais eſt-on plus heureux ?

La Maitreſſe.

Oh, non, monſieur, tout le monde ſouffre. Les marchands ſont ruinés, les ouvriers ſont ſans travail, les domeſtiques ſans place, & vous ne trouverez pas un écu dans Paris.

La Peyrouſe

Tout ceci eſt déſaſtreux. Je vois que les grands ſeuls profitent de cette liberté aux dépens du peuple.

La Maitreſſe.

Oh, que non monſieur. Les grands ſont plus malheureux que nous encore. Ils ſont tous chaſſés du royaume, on brûle leurs chateaux, on coupe leurs bois, & perſonne ne veut les payer.

La Peyrouſe.

Mais qui profite donc de ce changement ?

La Maitreſſe.

On dit que c'eſt l'homme.

La Peyrouſe.

Mais quel homme.

La Maitreſſe.

Ma foi, ce n'eſt pas nous toujours. Si nous avions ſeulement du pain !

La Peyrouſe.

Quoi, madame, eſt-ce-que la famine eſt en

France ? eſt-ce-qu'il n'y a pas eu de recolte cette année.

La Maitreſſe.

Oh, monſieur, la plus belle qu'on ait jamais vue. Mais cela n'empêche pas que le pain ne ſoit la choſe du monde la plus rare. Je vous jure que nous avons à Paris plus de poudre à canon que de farine.

La Peyrouſe

Mais quelle peut être la cauſe de cette diſette ?

La Maitreſſe.

Vous le ſavez bien, monſieur.

La Peyrouſe.

Je vous jure que tout eſt un myſtere pour moi.

La Maitreſſe.

Mais, monſieur, ſçait bien que ce ſont les ariſtocrates.

La Peyrouſe.

Je vous jure que je ne vous comprend pas.

La Maitreſſe.

Tout le monde ſait que les ariſtocrates empêchent les boulangers de cuire, les monlins de tourner, ils ne laiſſent pas même couler les rivieres.

La Peyrouſe

Mais qu'entendez vous par ces ariſtocrates.

La Maitreſſe.

Ce que j'entends ? ces monſtres qu'il faut égorger... ces hommes..... tenez, je vais vous chercher les petits imprimés, ils ne parlent que de cela. (*Elle veut ſortir & rentre effrayée*) entendez la nation.... écoutez.

Le Peuple (dans le jardin.)

A la lanterne ! l'eccepareur de bled ! l'ariſtocrate !

La Maitreſſe.

Vous allez ſavoir, monſieur, ce que c'eſt : qu'un ariſtocrate, mais il faut vous dépêcher, car ſon affaire ſera bientôt faite.... mettons nous à la fenêtre.... oh, ciel ! ils ſont à ma porte ! c'eſt peut-être mon mari qu'ils cherchent !... ah : je ſuis perdue !... ſi la nation entre ici, je ſuis ruinée.

SCENE III.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE, LE PEUPLE.

Le Peuple.

A LA lanterne ! il eſt ici ! (à la maîtreſſe) vous avez ici un accapareur.... un ariſtocrate.... il faut le pendre....

La Maitreſſe (à genoux & pleurant.)

Graces, meſſieurs, graces pour lui ! Je vous jure qu'il n'a de pain que ce qu'il en faut pour noſſeigneurs les députés !

Le Peuple (appercevant la Peyrouſe.)

Le voici ! le voici ! à la lanterne !

La Maitreſſe.

Ciel ! ce n'eſt donc pas mon mari qu'ils cherchent !

La Peyrouſe (ſe débattant.)

Mais que me voulez-vous ?

La Maitreſſe.

Meſſieurs les citoyens, je vous aſſure que c'eſt un pauvre garçon qui ne ſe doute rien. Il eſt ſi loin

loin d'être un accaparateur, qu'il n'a pas mangé un morceau de pain de toute la journée.

Un homme du Peuple. (tenant un billet.)

Il ne ſe doute de rien ! le pauvre garçon !..... Tenez, liſez ce billet. (*Il lit.*)

Je prie le premier commis de la marine de vouloir bien veiller à des grains que j'ai ſur mon vaiſſeau, & qui ſont pour moi de la plus grande importance.

Le Comte de la Peyrouſe.

Je vous proteſte, meſſieurs, que ce ſont quelques ſacs de grains que j'apporte de mes voyages, pour faire des expériences.

Le Peuple.

Des expériences ! ... Oui, à nos dépens ! ... Tu vas faire une expérience que tu ne répéteras pas deux fois..... Allons à la lanterne !

(*Ils l'entraînent.*)

Un de la Troupe.

Attends, je vais faire ſon affaire ; j'ai quatre charges dans mon fuſil, (*il viſe la Peyrouſe, le manque & tombe à la renverſe.*)

Guillaume.

Son fuſil a tiré à rebours, je crois qu'il s'eſt tué.

(*Il veut ramaſſer le fuſil.*)

Le premier Homme (qui a tiré.)

Ciel ! Guillaume, prends garde à ce que tu vas faire ! il y a encore quatre coups à tirer.

Guillaume.

Ah bin, puiſqu'ils ſont ſi long-temps à partir, je n'avons pas le temps de les attendre, j'allons le mettre à la lanterne.

INSTITUTIC
NIVERSITY
LIBRARY

SCENE IV.

LA MAITRESSE.

LE malheureux garçon ! il a l'air ſi doux, ſi honnête ! je gagerois qu'il n'eſt point coupable ! Mon dieu ! encore ſi nous n'étions pas libres, on auroit pu le juger.... Apparemment que cela doit être comme cela pour la liberté, il faut d'abord chaſſer les parlemens & la juſtice.... (*Elle regarde à la fenêtre.*) Ciel ! le voilà pendu ! Cela ſuffoque !... Ah ! la corde caſſe..... Je n'y puis tenir..... Je me trouve mal.... J'expire.... (*Elle tombe.*)

SCENE V.

BIMEAURA LA MAITRESSE.

Bimeaura. (Appercevant la maîtreſſe.)

MADAME du Club ? qu'avez-vous ?..... Elle ſe trouve mal.... (*Il la ſecoue.*) Madame du Club ! Madame du Club.

La maîtreſſe (revenant à elle.)

Où ſuis-je ! ciel ! ... Eſt il mort ? le malheureux !

Bimeaura.

Qui donc ?

La Maîtreſſe.

Hélas ! ce jeune homme qu'ils ont enlevé de chez moi ?

Bimeaura.

Non, ſoyez tranquille ! C'étoit une erreur..... J'ai commandé au peuple de ſe retirer.

La Maîtreſſe.

Tant mieux ! monſieur ! c'eſt une bonne œuvre que vous avez faite...

Bimeaura. (à part.)

Ce ſont d'autres victimes qu'il me faut.

La Maîtreſſe.

Par cet acte d'humanité, je vois bien que vous n'êtes pas de l'avis de ces brigands. Il faudroit les faire pendre avec tous ceux qui les paient & les conduiſent..... Nous aurons cette conſolation là, n'en doutez pas. Ah ! monſieur, que la liberté me fait peur ; j'ai bien de la peine à m'y accoutumer.

Bimeaura.

Cela viendra, madame du Club ! cela viendra ! En attendant, allez vous mettre dans votre lit.

La Maîtreſſe.

Oh ! je le crois ; ce qu'il y a de mieux à faire ; c'eſt de goûter la liberté dans ſa chambre bien fermée. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

BIMEAURA (*ſeul.*)

A QUEL affreux ſupplice me livrent l'incertitude & l'attente ! .... Non jamais il ne réſiſtera à cette épreuve !.... Elle ne peut enfin échapper à ma fureur !.... Quelle vaſte carriere va s'ouvrir devant moi. Reken fuira dans ſes montagnes, Laibil rentrera dans le néant d'où il eſt ſorti ; Yetafet !..... Yetafet ne vivra..... Yetafet périra.

SCENE VII.

BIMEAURA, MONTMICY, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA (*entrent ſucceſſivement.*)

Montmicy.

Ah ! cher Bimeaura, que cette rencontre eſt heureuſe pour moi. Depuis un mois je cherchois à avoir avec vous un entretien ſecret.

Bimeaura.

Que ne parliez-vous, mon enfant, vous connoiſſez mes diſpoſitions pour vous.

Montmicy.

Je ſais tout ce que je vous dois ; mais depuis long-temps vous ne m'avez rien fait faire, & ſi vous m'abandonniez à moi-même, je ſerai bientôt oublié du public.

Bimeaura.

Vous ne vous plaindrez pas de ma négligence, quand vous lirez cette motion que j'ai préparée pour vous ; elle vous fera le plus grand honneur ; il s'agit d'anéantir tous les titres, de ſupprimer tous les cordons ; ſoyez sûr que c'eſt du bon.

Montmicy.

Je reconnois là vos bontés paternelles.

Bimeaura.

Allez la lire dans un coin ; j'apperçois Catepane qui vient à nous.... Eh bien, Catepane, vous êtes donc bien affligé des réflexions qu'on a faites ſur ces arrêts de ſurſéance.

Catepane.

Oh, cela ne me fait d'autre peine que le tort

que cela fait à mon crédit ; c'étoit des choſes inutiles à dire ; mais meſſieurs les journaliſtes ne ſe gênent ſur rien ; ils pourroient cependant ſe contenter de l'abandon que nous leur avons fait des ariſtocrates, & ménager les citoyens honnêtes.

Bimeaura.

Que me donneras-tu ſi je te tire de cet embertas.

Catepane.

Ma foi, dix pour cent dans mon premier emprunt ; mais que ferez-vous Bimeaura.

Bimeaura.

Tiens, vas méditer ce mémoire ſur les économies à faire dans la maiſon du roi & celle de la reine ; tu en tireras parti pour tes affaires ; il y aura des arrangemens à prendre avec les gens à garder & ceux à renvoyer.... Tu m'entends !

Catepane.

Si je vous entends ! Je vous avois deviné avant que vous n'euſſiez achevé de parler.

Almenandre.

Bon jour, Bimeaura.

Bimeaura.

Ah ! je ne m'attendois pas à cette ſurpriſe.

(*Catepane ſe retire à l'écart pour lire.*)

Almenandre.

Je ne croyois pas que ma préſence vous fit cet effet. J'ai un aſſez grand intérêt pour me préſenter ſouvent devant vous. Je compte toujours, comme vous ſavez, que vous me porterez au miniſtère de la marine ; mais je ne vois point réaliſer cette eſpérance.

Bimeaura.

Patience, Almenandre ; c'eſt déjà beaucoup

pour un homme de votre âge d'avoir cru parvenir à ce poste éminent. Mais voici votre frere Mola qui a plus que vous beſoin d'être conſolé. (*à Mola.*) D'où te vient, mon cher Mola, cette ſombre triſteſſe ?

Mola.

Ah ! d'où elle me vient ! avec le plus grand deſir de faire, rien ne me réuſſit. Quand je fais le Ciceron on me hue ; quand je deviens Céſar on me berne ; il n'y a pas là de quoi ſe réjouir.

Bimeaura.

Conſole-toi, Mola, je te promets de te faire parler tous les jours à l'aſſemblée pendant un quart-d'heure, ſans te compromettre. Tu liras le procès-verbal ; car je te ferai ſecrétaire de l'aſſemblée, en attendant que ton frere puiſſe être ſecrétaire d'état. Adieu, mes enfans, je vous laiſſe enſemble, de plus grands objets m'attirent ailleurs.

SCENE VIII.

MONTMICI, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA.

Montmici (finiſſant la lecture.)

C'EST parfaitement conſtitutionnel.

Catepane (de même.)

Je ſuis très-content, ça rendra.

Montmici.

Meſſieurs avez-vous lu dans l'ami du peuple tout ce qu'on a dit de moi.

Mola.

Je ſais que tu as pour toi l'*ami du peuple* ; moi

je n'existe que dans le *journal de Paris*, & cette existence vaut bien la tienne. Ce journal a eu depuis deux mois une grande vogue ; il avoit d'abord adopté une plate gravité ; il avoit de la prétention à l'impartialité, & on ne le voyoit que dans les maisons des aristocrates, qui appelloient cette maniere un excellent ton.

Montmici.

Ah ! parbleu, c'est bien trouvé ; c'est du bon ton qu'il faut avec la liberté.

Mola.

Ce sont de ces vieux radots qu'il faut leur passer ; mais, ma foi, depuis quelques temps ce journal est devenu bien bon ; il est plein de cette sainte fureur de l'égalité ; il fourmille de ces raisonnemens terribles qui renversent tout ; aussi il n'y a pas un cabaret où on ne le lise ; on le préfere déjà au patriote ; il a cela de charmant pour nous, c'est qu'il ne rend pas compte de nos séances, tout est du cru de l'auteur ; il développe ses principes & ses opinions avec bien plus d'aisance qu'il ne pourront faire dans cette diable d'assemblée, qui n'est pas endurante.

Almenandre.

Et c'est en cela qu'il est plus utile. J'avoue que c'est lui qui a décidé mon opinion sur les biens du clergé, par ce beau raisonnement qu'il a mis dans son journal, raisonnement que je regarde comme une des plus grandes découvertes de ce siecle.

Montmici.

Qu'est-ce donc ? Je ne me le rappelle pas.

Almenandre.

Lorsqu'il a dit : si le clergé est propriétaire de

ſes biens, les officiers de la marine ſe croiront auſſi propriétaires des vaiſſeaux du roi. Je trouve qu'il n'y a rien à répondre à cela. Voyez quelle adreſſe d'avoir lié cette affaire à la défenſe du commerce ; moi qui vois la marine en grand, & qui ai des vues ſur elle, je n'ai pu réſiſter à ce trait de lumiere.

Montmici.

Il faudra que je me faſſe de ſes amis. Car je n'ai pas été trop content de la peinture qu'a fait l'ami du peuple de la maniere dont j'ai lancé ma Préalable. La Préalable a, je l'avoue, de grnads charmes pour moi. Cela évite les diſcuſſions, & met tout le monde d'accord. Si l'on avoit lancé la Préalable dès la premiere ſéance de l'aſſemblée, nous ne ſerions pas où nous en ſommes.

Mola.

Pour moi, quand je me permets de faire le Ciceron, j'ai toujours bien de la peine à me défendre de la diviſion. C'eſt ma patrie. Cela donne double beſogne, & developpe le caractere.

Catepane.

Pluſieurs de mes amis m'ont conſeillé de me livrer à l'amandement ; mais c'eſt un travail pénible, pour lequel je ne me ſuis pas ſenti bien diſpoſé.

Almenandre.

Quant à moi, j'ai ſenti que lorſque tout le monde avoit penſé & diſcuté, la partie de la rédaction me meneroit loin, auſſi ai-je cru quelque temps que j'allois être ſecrétaire d'état.

Mola.

J'avoue que je préfere à tous les miniſteres la gloire que s'eſt acquiſe le grand Banaver, le jour où

où par ſon éloquence ſublime & touchante, il a conſolé en quatre mois toute la France des prétendus attentats commis ſur Foulon & Berthier. Je n'ai d'autre ambition que la gloire de l'éloquence, je balancerois entre la campagne des annonciades & un bon mot de Romeſtierre.

Catepane.

Mais tu n'envies pas autant les rôles de Mounier, Lalli & Bergaſſe.

Mola.

Ah ! ce ſont de grands gueux.

Montmici.

Meſſieurs, voici une motion que je propoſe en peu de mots. Allons à l'opéra.

Mola.

Je ſuis de l'avis du préopinant.

Catepane.

Quoi, Mola, il faut te huer ſur une motion de ce genre là. Il falloit dire : j'appuie la motion, puiſque tu parlois le ſecond ; c'eſt à moi à être de l'avis du préopinant. Apprends au moins à les former.

Almenandre.

Meſſieurs, la délibération eſt unanime, car je donne ma voix pour la motion : ainſi, partons.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

Bimeaura.

SA douleur, cher Pecheillar, alarme mon cœur.

Pecheillar.

Tes alarmes ne ſont que trop bien fondées. Tout eſt manqué. Le déteſtable dévouement du roi, ſa perfide humanité ont déjoué l'intrigue la mieux ourdie.... Mais à quoi ſert-il de te détailler nos déſaſtres?

Bimeaura.

Ah! Parles, je t'en conjure, il eſt important de m'inſtruire.

Pecheillar.

Eh bien! apprends en peu de mots que cette colonne redoutable d'hommes déguiſés, de ſoldats armés, d'artillerie menaçante, n'ont pu ébranler le monarque dans ſa réſolution; il s'eſt préſenté à ſon peuple avec la confiance d'un pere. Nous avons répandu beaucoup de ſang pour exciter au carnage, mais les gardes-du corps ſe ſont laiſſé maſſacrer ſans ſe défendre, victimes de leur modération & de leur obéiſſance. Rien n'a plus dérangé nos plans, que ce ridicule caprice, que les

aristocrates appellent un sentiment noble & généreux, auquel les Gardes Françaises se sont abandonnés pour arracher à une juste mort les ennemis de la patrie. Cependant, au milieu de ce désordre, nous avons pénétré jusques dans l'appartement de la reine; les assassins, jusqu'à ce moment, ont soutenu leur résolution: si tu savois quel homme entretenoit leur féroce courage! enfin nous arrivons auprès du lit royal, dix lances & vingt poignards se levent à la fois;.... la reine s'étoit sauvée, elle avoit trouvé un réfuge dans les bras de son époux. Nous n'avons pas cependant encore renoncé à notre entreprise. Trois fois nous l'avons appellée sur le balcon, & trois fois son courage & cet air de majesté qui brille en sa personne a déconcerté les conjurés.... Les traîtres n'avoient plus ni ame, ni bras, pour vouloir & pour agir... L'armée s'est enfin emparée de la personne du roi & de sa famille, ils entrent dans la capitale.

Bimeaura (avec désespoir.)

Ainsi Yefasset triomphe, & le monarque va voir augmenter l'amour de ses sujets! Tout est donc perdu!.... Mais, non, il me reste encore un parti puissant, l'intrigue & la terreur.

Pecheillar.

Voici une lettre qu'un de nos fideles m'a chargé de te remettre en mains propres.

Bimeaura.

Donne vîte.... (*il la lit bas & finit haut.*)

. . . . . .

. . . . . .

» Traître! je pars. Tu accuseras sans doute » mon courage. Mais j'aime mieux avoir l'appa-

» rence de la foibleſſe, que de me couvrir avec » toi de la gloire des ſcélérats. «

Le monſtre ! tout m'abandonne à-la-fois !

SCENE II.

MOUNIER, BIMEAURA, PECHEILLAR.

Mounier.

TU triomphes, Bimeaura, des nouveaux déſordres qui affligent la France !

Bimeaura (à part.)

Je triomphe ! j'ai la rage dans le cœur !

Mounier.

Le malheur rend peut-être injuſte ! mais ton nom accompagne toujours les gémiſſemens de la France déſolée.

Bimeaura.

Je m'embarraſſe peu de ce que diſent les ennemis de la liberté.

Mounier.

Les ennemis de la liberté ! ah ! Bimeaura, ſonges que c'eſt moi qui te parle ; & l'homme qui a le courage de braver le deſpotiſme du crime, eſt plus digne que toi de la liberté.

Bimeaura.

Pourquoi donc te trouvons-nous toujours oppoſé aux vrais amis du peuple ?

Mounier.

Je ne me flatte point ici de t'inſtruire ou de te convertir. Tu ſais mieux que moi, qu'un homme impartial ne peut confondre la liberté avec la li-

cence d'un parti & les excès du peuple. Tu ſens que nous ne pouvons pas croire à la liberté, lorſque le premier citoyen de l'état gémit dans les rigueurs de la captivité ; lorſque la force protectrice eſt anéantie de toute part ; lorſque la démocratie, incompatible avec notre population, notre poſition géopraphique, & nos mœurs, eſt la ſeule reſſource qu'on nous offre, après l'anarchie dans laquelle nous ſommes plongés ; la liberté exiſte, dit on, dans la balance des pouvoirs, & juges de quel côté penche la balance, puiſque de ſimples femmes ont ſuffi pour priver même de la liberté, le monarque qui doit contrebalancer les excès de l'autorité populaire ; tu ſens que, lorſque la liberté, que tu prétends avoir conquiſe, n'eſt qu'une calamité publique, il eſt impoſſible de ne pas regretter celle qui nous étoit offerte, & que nous obtenions ſans convulſion.

Bimeaura.

Je reconnois-là les derniers regrets de l'ariſtocratie expirante, & qui ne peut rendre hommage à l'autorité ſouveraine du peuple.

Mounier.

Ce n'eſt pas à moi ſans doute que tu comptes en impoſer par cette ridicule expreſſion. Réſerves tes reſſorts uſés pour ce peuple malheureux que tes intrigues agitent. Sans doute il m'eſt démontré qu'il faut que le peuple regne pour que les ſcélérats intriguans ſoient maîtres. Tu ne t'es fait tribun, que parce que tu ne pouvois être deſpote ; & ces prétendus ariſtocrates ſont ſi éloignés de te diſputer l'autorité que tu veux acquérir, que, s'il étoit poſſible de rappeller le deſpotiſme, qui pour jamais a fui ces contrées, ils te rapprocheroient du

trône. Au reſte, je ne me diſſimule pas tes ſuccès. Toi & tes coupables adhérans, vous n'avez que trop bien joué votre rôle ; vous avez ſupplanté ceux qui exerçoient l'autorité, pour vous mettre à leur place ; l'édifice de votre puiſſance s'éleve au milieu des ruines ; le ſang a cimenté vos trophées, mais ſonges que les larmes peuvent les diſſoudre. Le dernier terme de l'autorité eſt ſouvent la perte des ambitieux, actuellement que vous l'avez toute acquiſe....

Bimeaura (à part.)

Toute acquiſe ! ce mot eſt cruel, au moment où elle m'échappe !

Mounier.

Nous allons voir quel uſage vous en ſaurez faire. Crois-tu que la liberté ne répugne pas à ces recherches inquiſitoriales, à ces délations, à ces entraves qui gênent & l'opinion & la marche des citoyens ?

Il eſt plus dangereux d'approfondir la conduite de nos démagogues, que celle de nos anciens deſpotes. Enfin je ſuis un citoyen comme toi, libre comme toi, & il me faut un eſpece de courage pour dire que je déſapprouve tes principes.

Je crois que tu bouleverſes ſans précaution ma triſte patrie, & je ne puis éclairer mes concitoyens ! ſi tu ne deſirois que le bonheur de la France, pourquoi étouffer nos voix au lieu de juger nos principes. Crois-tu que la fureur & l'emportement ſoient des ſituations faites pour des légiſlateurs ? Nous eſpérions une conſtitution ſage d'un pouvoir légiſlatif, & nous ne devons plus attendre qu'une révolution funeſte d'un pouvoir convulſif.

Tout eſt à la fois ébranlé, tout eſt à l'eſſai dans

l'Empire, les passions s'agitent dans tous les sens; c'est sur ce fond mobile que tu compromets les destinées de la France, que tu prétends élever tout-à-coup un édifice où nos mœurs, nos habitudes & nos sentimens seront également contrariés. Ah! rends au charlatanisme la magie des surprises, & que la saine politique déploie avec sagesse l'art heureux des tempéramens!

Bimeaura.

Il n'est pas juste que je reçoive seul cette bordée de patriotisme, j'en abandonne le reste à l'ambitieux qui se présente.

SCENE LII.

MOUNIER, YETAFET.

Mounier. (à Bimeaura qui sort.)

OUI, sans doute, je n'ai pour tous les hommes qu'un poids & une balance.

Yetafet.

Ce n'est pas moi, j'espere, que vous confondez avec ce traître.

Mounier.

Yetafet, vous n'attendez pas de moi, que dans ce moment d'attentat de tous genres, je déguise mes opinions; plus vous avez élevé votre puissance, plus j'exale ma liberté & mon courage.

Yetafet.

Que dites-vous de ma puissance? Je ne fait qu'obéir au peuple qui commande.

Mounier.

Je ſuis familiariſé avec le langage du démagogue ; il doit l'attribuer tout au peuple qu'il conduit. Mais, enfin, Yetafet, vous n'eſpérez pas pouvoir étouffer ce cri qui vous demandera éternellement compte de la liberté de notre roi ; vous direz ſans doute un jour pourquoi vous avez ignoré ſeul dans Paris les mouvemens du peuple ; pourquoi vous avez aſſuré que tout étoit calme, au moment où on alloit tout égorger. Je ne vous dirai qu'un mot. Ou vous avez fomenté ces derniers troubles, & vous êtes un traître ; ou vous les avez ignorés, & vous êtes un général incapable. Il faut ici ſacrifier votre conſcience ou votre amour propre. Je vous abandonne peut-être aux déchiremens de l'un & de l'autre. *(Il ſort.)*

SCENE IV.

YETAFET, *(ſeul.)*

Ils ne m'ont que trop deviné ! j'eſpérois conſerver ma popularité & mon crédit..... L'un & l'autre ſont également compromis ; je n'ai trompé ni le monarque, ni le peuple, & dans cette affreuſe journée, j'ai donc uniquement ſervi les intérêts de Bimeaura.

SCENE

SCENE V.

LA PEYROUSE, YETAFET.

YETAFET, je me mets ſous ta ſauve-garde. J'ignore tous les nouveaux uſages de ma patrie & mes moindres actions deviennent des crimes. Sauvez-moi des périls où mon ignorance me plonge.

Yetafet.

Ton embarras me touche & tes peines ne dureront pas long-temps. Je te fais caporal dans la milice, endoſſe l'uniforme, alors tu pourras agir & parler. Rends compte de tès travaux à l'aſſemblée, & peut-être obtiendras-tu pour récompenſe l'honneur d'aſſiſter à une de ſes ſéances. Adieu.

SCENE VI.

LA PEYROUSE, (*ſeul.*)

VOILA donc le terme de mes travaux pénibles. Mais je dois m'oublier moi-même au milieu des malheurs qui accablent mon roi.

SCENE VII.

LA PEYROUSE, O PARIA.

O Paria (tout couvert de rubans.)

PARTONS pour la France, capitaine! partons, je viens de voir apprêter le repas de nation!

des têtes ſanglantes ! des cadavres déchirés ! de quelque bête féroce qui vit de chair humaine, partons pour la France. Partons.

La Peyrouſe.

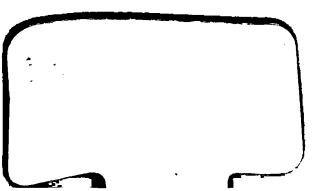
D'où vient cet accoutrement nouveau ?

O Paria.

C'eſt un préſervatif contre ſa voracité.

La Peyrouſe.

Oui, partons, o Paria, fuyons ces terribles contrées. Je croyois y recevoir un autre accueil ; & ſi tout le monde n'eſt pas dupe, la découverte des gens qui profitent de cet affreux bouleverſement, ſera le problême dont la ſolution occupera mes vieux jours.

FIN.

BCU 4532